

I

Une enfance dans le quatorzième

Il faut se figurer un Paris de carte postale, pas de celles qui font florès sur les bords de Seine ou près de Notre-Dame, non, un autre type de cartes postales. Celles que, des dizaines d'années après qu'ils ont été pris, on a tirées des clichés merveilleux et inoubliables de Doisneau, Brassai ou Cartier-Bresson.

Il faut se figurer des rues aux pavés inégaux, où des enfants en blouse, morve au nez, cheveux en bataille et mains crasseuses, jouent à la balle avec un tas de chiffons mis en boule. Un Paris en noir et blanc, qui appelle la nostalgie.

C'est dans ce Paris-là, le Paris de la gouaille, de l'accent titi, des bistrots populaires que naît Michel Audiard, un jour de mai 1920.

La France se remet à peine de la Grande Guerre, la première, qui a décimé les hommes et mis les femmes au travail, la guerre qui a accouché de ce vingtième siècle. Un accouchement dans la douleur.

C'est rue Brézin que commence le film, à quelques jets de pierre de la place Denfert-Rochereau et de la porte d'Orléans. Dans ces images en noir et blanc, Michel Audiard voit donc le jour. On ne sait si le bébé est joufflu. On pariera que non. Un chat écorché, plus probablement, au vu de la silhouette mince que l'homme va arborer toute son existence.

Pas de père : le vieux s'est taillé sans que l'on sache trop pourquoi. Il devait avoir mieux à faire que de s'enfermer entre quatre murs avec une femme et un mouffet qui braille. En tout cas, il n'est pas là pour s'occuper du bambin. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le petit va aussi voir sa mère le laisser tomber. Très vite.

Fille mère, ça ne se fait pas. Alors, autant lâcher le marmot et refaire sa vie ailleurs, loin de ce morveux qui la ramène à une faute qu'elle n'aurait pas dû commettre. Au moins de son point de vue de petite-bourgeoise. Michel, plus tard, expliquera, le plus simplement du monde :

— Je suis né de père inconnu. C'est pour ça que ma mère m'a largué. C'était une petite-bourgeoise, issue de petits-bourgeois. À l'époque, les enfants naturels, c'était mal vu... Surtout au Puy. Elle était du Puy. Bref, j'étais pas à la mode.

Pas à la mode, Michel ; alors, on le relègue, on le cache, on le refile comme une patate chaude. Pas un début de vie de princesse pour le moutard hurlant dans ses langes en coton. La mère du petit le confie à un parrain, un certain Léopold, un type bien. Suffisamment bien pour s'occuper du petit Michel comme s'il s'agissait de son propre fils. Le gamin se sent bien, là.

Les parents, on cherche toujours à s'en débarrasser ; alors, là, au moins, le boulot est déjà fait. Et puis, finalement, les parents, ce sont les gens qui nous élèvent, pas ceux qui nous jettent dans ce monde de bruit et de fureur. Les parents, ce sont ceux qui protègent.

Michel va pousser gentiment sous la tutelle de Léopold, un gars qui a de la religion, la catholique, et qui va la lui enseigner, sans trop forcer, mais sans mollir non plus. Le petit ira faire le guignol à l'église, aube blanche sur les épaules, chanter les cantiques devant les fidèles rassemblés à Saint-Pierre-de-Montrouge.

Ça aurait pu démarrer comme un roman de Zola, avec la dose de drame nécessaire à l'exercice. Pourtant, Michel Audiard ne va pas vraiment vivre les choses comme ça.

Zola, c'est pour les chialeuses. Michel ne mange pas de ce pain-là. En plus, il n'a vraiment aucune raison objective de se plaindre. Il l'aime bien, son Léopold, et il s'en fout qu'il lui fasse ingurgiter de l'eau bénite et des prières de temps en temps. Son parrain est un homme aimant et attentif ; c'est vraiment tout ce qui compte.

Du coup, pas de traumatisme du côté du même. C'est étrange, mais c'est comme ça. Bon, le petit deviendra quand même un individualiste de compétition, mais rien ne dit que ça vienne de là.

Donc, pas de père, pas de mère ? Il s'en fout un peu, à vrai dire. Il vit une enfance tranquille, plutôt heureuse, sans complications majeures, une enfance de poulbot d'entre les deux guerres.

Deux ans avant sa mort, revenant sur cette enfance que d'aucuns auraient pu juger cabossée, Michel, devenu le grand Audiard, dira avec toute la simplicité et la franchise qui le caractérisaient :

— Je ne peux pas dire que j'ai été un gosse abandonné. Ma mère m'avait confié à un parrain, un mec très gentil. J'étais heureux comme tout...

Il racontera sa relation ou plutôt sa non-relation avec sa génitrice, bien des années plus tard, avec ses mots à lui :

— En réalité, mon enfance, je ne sais pas trop où elle commence. Avant 8, 10 ans, j'ai comme un trou... Le noir...

Rien ou presque rien. [...] Ma mère ? J'ai cessé tout commerce avec elle vers l'âge de 16 ans. Avant, nous nous étions peu vus... Des visites, de temps en temps. Ça veut dire qu'elle ne m'a pas élevé. [...] Je suis resté 25 ans sans avoir de ses nouvelles. Un jour, elle m'a écrit..., trois lignes..., pour me dire qu'elle m'avait vu à la télé, que je n'avais pas de cravate et que ça me donnait mauvais genre. Je n'ai pas répondu... [...] Elle m'inspire une immense indifférence. Si j'avais été malheureux, si elle m'avait, par exemple, foutu à l'assistance publique, je verrais peut-être les choses différemment. Ce n'est pas le cas. Les gens qui m'ont élevé étaient adorables..., plus tolérants même que de vrais parents.

Dans ce quatorzième arrondissement, ce Paris si bien dépeint par Henri Calet et bien d'autres, le gamin va donc pousser, comme un Parisien des années 1920-1930, plutôt sourd au monde qui gronde au-delà de la petite couronne. Le gamin, avec ses culottes courtes et ses genoux écorchés, s'intéresse plus au Tour de France qu'à la façon dont l'Italie se jette dans le fascisme ou celle dont l'Allemagne tend ses bras grands ouverts au petit moustachu à mèche vomissant sa haine des Juifs à chacun de ses discours fiévreux et déments.

Ça, le gamin, sans aller jusqu'à dire qu'il s'en contrefout, ça ne le réveille pas la nuit. Non, le petit Michel, lui, va, comme tout le monde, à la communale de son quartier. Il use les bancs de l'école de la rue du Moulin-Vert et ne s'y sent pas forcément toujours à son aise. Ce n'est pas tant que les bancs de bois soient inconfortables, c'est surtout que le gamin ne s'y sent pas trop à sa place.

L'école ne le passionne pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Les affluents de la Seine ou le carré de l'hypoténuse, il laisse ça aux têtes molles qui ont les oreilles ouvertes à tout vent.

— À dix ans, j'étais le ricaneur imbécile, sournoisement tapi dans le fond de la classe, entre le poêle et la porte, l'idiot qui se curait les narines en gloussant, qui lisait *Les pieds nickelés*, qui apprivoisait des hannetons dans son plumier. Tout à fait fermé au savoir. Je n'écoutais pas les leçons du maître. L'expérience de Lavoisier, le théorème de Pythagore, le principe d'Archimède et la poésie d'Albert Samain me faisaient abominablement chier.

Tout est dit. Mais cela ne va pas empêcher Michel, pour faire plaisir à son parrain et à sa marraine, de pousser un tout petit peu. Il s'emmerdera à l'école jusqu'au certif. Il ne va pas briller là non plus. Mais il va faire le minimum, histoire d'amadouer la famille.

« Avec huit sur vingt en rédaction au certif, j'avais coté au-dessus de mes moyens, écrira-t-il. Du temps de l'école, c'était pas mon fort. J'avais des grâces de bœuf pour raconter la forêt en automne, la moindre rivière me coinçait le bulbe, je restais des heures frappé de stupeur mentale à la seule idée de décrire un champ de blé. »

Imaginer que Michel Audiard ait pu avoir des difficultés à écrire, l'image ne manque pas de saveur...

L'école, cependant, va offrir une ouverture réelle sur une fenêtre que le jeune Michel n'avait pas aperçue jusque-là. Une fenêtre fabuleuse et qui ouvre sur l'infini : la littérature. Très tôt, un enseignant va donner le goût de la lecture à Michel Audiard. Plus que le goût, c'est une faim impossible à rassasier, une soif inextinguible. Lire, lire comme on est alcoolique, à l'excès, avec une envie infinie, un désir brûlant.

Très tôt, Michel s'attaque à *La comédie humaine*. Les bibliothèques municipales sont des lieux sacrés et indispensables pour des mômes comme lui, qui n'ont pas un sou en poche, mais qui ont soif. Soif de cette littérature qui coule dans la gorge comme un miel bienfaisant.

En quelques mois à peine, le gamin a avalé les peintures sociales du grand Balzac, mais cela ne suffit pas. Il en faut plus, il en faut d'autres.

— Je lisais beaucoup, déclare-t-il au *Monde* en juillet 1980. En retard partout, j'avais au moins 25 ans d'avance en littérature ! Je dévorais Balzac, Leroux, Leblanc, Stendhal même, à un âge où on n'y comprend rien. La lecture était une sorte d'aventure, la seule.

Et puis il y a la découverte du génie des génies, du poète de cristal, du merveilleux gamin aux cheveux en bataille, de l'enfant au cœur de flanelle : l'immense Rimbaud. Les vers du fabuleux poète de vingt ans bouleversent le gamin des faubourgs.

*Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.*

Comment ne pas se sentir transporté à la lecture de ces vers ? D'un coup de plume, Rimbaud vous emporte dans des contrées inexplorées, de la géographie et de l'âme. Rimbaud, pour Michel Audiard, sera une incroyable révélation. Quelque chose de fabuleux et d'inégalable. À tel point que, devenu adulte, l'homme de cinéma aura cette formule lapidaire :

— Si je rencontre un type qui n'aime pas Rimbaud, c'est terminé !

Cet amour de la littérature va, bien entendu, conditionner quantité de choses dans la vie de Michel Audiard. Cependant, les lettres ne vont pas lui donner le goût de l'étude, mais plutôt celui de l'évasion. Aussi, dès le certificat passé, à 15 ans à peine, le gamin arrête de râper ses culottes

au bois des bancs de l'école et se lance dans le bain de la vie active. Les livres sont des compagnons de vie qui lui murmurent à l'oreille et qui provoquent des élans fabuleux faisant gonfler sa poitrine.

Cependant, la vie n'est pas que dans les livres, et Michel a bien l'intention de la vivre pleinement.

La vie, c'est dans la rue qu'on la trouve, pas dans les mots tracés à la craie sur un tableau noir devant des têtes rouges aux blouses noires. Michel, ce qui lui plaît, c'est son quatorzième arrondissement, la vie qui y grouille, les petites échoppes et les mots lancés à la volée à la sortie du bistrot. Les prolos accoudés au comptoir qui se racontent la vie à l'usine, la famille, avec de l'argot plein la bouche et des expressions inventées sorties tout droit d'entre leurs deux étagères à mégot.

C'est cette école-là qu'il aime, Michel. Une récréation permanente pour ses esgourdes. Il profite de ce quartier, s'en délecte, le chérit. Il aime les mots qui rebondissent de bouche en bouche. Le populo et son parler, sa façon de se mouvoir, d'exister, ça lui plaît, ça l'intéresse.

Il passe donc de longues heures à se balader dans le quartier, dans les petites rues, à l'affût de cette vie qui ne s'arrête jamais, qui s'invente chaque instant, qui sans cesse se renouvelle. Il expliquera :

— Ça m'a permis de vivre la jeunesse la plus heureuse du monde, dans la rue. J'étais pas obligé de rentrer à la maison en sortant de l'école à 16 h 30 comme les copains qui disaient : « Mon père va être rentré, je vais me prendre une danse. » Moi, je rentrais quand je voulais. C'est merveilleux. J'en ai tiré de longues récréations.

Il aime tellement son quartier, qu'il ne se donne même pas la peine de partir explorer le reste de la capitale. Ça